



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

# **Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes**

1810.

**Cervantes Saavedra, Miguel de**

**PARIS, 1810-**

Chap. XXXVII. Départ de Sancho pour son île. Étrange aventure arrivée à don Quichotte.

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78772](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-78772)



## CHAPITRE XXXVII.

*Départ de Sancho pour son île. Etrange  
aventure arrivée à don Quichotte.*

Cid Hamet Benengeli, en commençant ce chapitre, fait des excuses à ses lecteurs de les entretenir sans cesse de don Quichotte et de Sancho, sans se permettre la moindre digression, ni le plus court épisode. Dans sa première partie il avait cru nécessaire de varier ses récits, de délasser l'attention par les histoires du *Curieux extravagant* et du *Captif*, qui ne tiennent pas au fond du sujet : certains censeurs le lui ont reproché. Notre auteur docile s'est imposé la loi, dans cette seconde partie, de ne parler uniquement que de ses héros. Cette contrainte n'a pas rendu son ouvrage plus facile, ni peut-être plus agréable ; mais il espère du moins qu'on lui saura quelque gré, soit des épisodes qu'il a donnés, soit de ceux qu'il ne donne pas. Cela dit, il continue.



Dôn Quichotte, selon sa promesse, remit à Sancho ses conseils par écrit. L'écuyer, peu soigneux les laissa tomber de sa poche; et le duc et duchesse, à qui on vint les rapporter, admirèrent en les lisant le singulier mélange d'esprit, de folie, de raison, de crédulité, de philosophie, qui composait le caractère de notre héros. L'intendant, qui s'était si bien acquitté du rôle de la comtesse Trifaldi, reçut ordre dès le même soir de conduire le nouveau gouverneur dans le bourg qu'on appelait son île. Il se rendit en cérémonie auprès de notre écuyer, qu'on avait déjà revêtu d'une espèce de simarre, et d'un manteau mordoré, avec la toque pareille. Sancho, dans cet équipage, accompagné d'une suite nombreuse, alla prendre congé du duc et de la duchesse, dont il baisa tendrement la main; ensuite, le cœur gros de soupirs, il vint embrasser les genoux de son maître, qui lui donna sa bénédiction, avec des yeux pleins de larmes. Le bon écuyer ne put retenir les siennes; enfin il se mit en chemin, monté sur un beau mulet, et suivi de son âne chéri, que le duc avait fait couvrir d'un magnifique harnais. Sancho retournait souvent la tête pour le regarder avec complaisance, et presque aussi reconnaissant des hon-



neurs rendus à son âne que de ceux rendus à lui-même, il s'avancait vers sa capitale, plus content et plus satisfait que le successeur des Césars.

Laissons aller en paix Sancho pour nous occuper de son maître, qui ne l'eut pas plutôt perdu qu'il se trouva dans une affreuse solitude. Une profonde mélancolie s'empara du cœur de notre héros. La duchesse, qui s'en aperçut, le supplia de choisir dans toute sa maison quelqu'un qui pût le servir à la place de Sancho. Non, madame, répondit tristement le chevalier, je ne puis accepter de vos bontés que le sentiment qui vous les inspire; j'ose même prier votre excellence de défendre à vos serviteurs d'entrer jamais dans mon appartement. Seigneur, reprit la duchesse, on ne veut ici que vous plaire; mais vous me permettrez au moins de vous donner pour vous déshabiller quatre de mes jeunes filles, plus fraîches et plus brillantes que les roses d'un beau printemps. — Hélas! madame, pour moi ces roses ne pourraient avoir que des épines mortelles. De nouveau je vous le demande, qu'elles ne paraissent point à mes yeux, que ma porte, toujours fermée, soit le rempart de ma pudeur et de ma fidélité. J'aimerais mieux dormir tout vêtu que



de me voir déshabiller par des serviteurs aussi dangereux. — Il suffit, seigneur don Quichotte, je vais donner les ordres les plus sévères pour que personne n'approche du sanctuaire de la modestie : vous êtes bien sûr, je l'espère, que ce ne sera pas moi qui tendrai des pièges à votre vertu ; je l'admire, je la respecte, et je félicite au fond de mon âme cette heureuse et belle Ducinée, dont le nom doit être à jamais célèbre, puisqu'elle a seule mérité l'amour du plus vaillant et du plus chaste des chevaliers de l'univers.

Don Quichotte remercia la duchesse par un soupir et par un doux regard. Ils allèrent se mettre à table. Aussitôt après le souper notre héros se retira dans sa chambre, dont il ferma la porte soigneusement ; ensuite, à la clarté de deux bougies, il se déshabilla tout seul. Mais, hélas ! en tirant ses bas notre malheureux chevalier fit sauter à l'un des deux une douzaine de mailles, ce qui lui causa un violent chagrin. Il n'avait, il faut bien le dire, que cette seule paire de bas, et pas un brin de soie verte, car ils étaient de cette couleur, pour raccommoder cet énorme trou. O pauvreté ! pauvreté ! s'écrie dans cet endroit Benengeli, je n'ai jamais pu comprendre comment



le sage Sénèque t'a nommée un présent du ciel : je ne connais rien de pis que ce funeste présent, sur-tout pour ceux que leur naissance, leur état, leur éducation, obligent de dissimuler les privations dures que tu leur imposes, de les supporter en silence, de les cacher à tous les yeux ; et de sourire quand ils souffrent.

Tourmenté par ces tristes idées, et résolu de mettre ses bottes le lendemain, notre héros éteignit ses bougies, se coucha, mais ne put dormir à cause de la chaleur. Il se releva bientôt, ouvrit une jalousie qui donnait sur le jardin, où deux femmes s'entretenaient au-dessous de sa fenêtre. Don Quichotte prêta l'oreille, et ne fut pas peu surpris d'entendre ces mots :

Pourquoi me demandes-tu de chanter, ô ma chère Émerancie ? ignores-tu que depuis l'instant où la fortune a conduit ici ce trop aimable étranger, je ne sais plus que soupirer ? D'ailleurs, je courrais le double péril d'être entendue de la duchesse, qui ne me pardonnerait pas mon audace, et de n'être pas écoutée de cet Énée dangereux, qui rira peut-être de mes douleurs. Non, non, ma chère Altizidore, répondit alors l'autre voix ; la duchesse dort d'un profond sommeil, et tout le monde ici repose,



excepté le maître de ton âme, que je viens d'entendre ouvrir sa fenêtre. Chante-lui d'une voix douce, au son de ta harpe mélodieuse, les tendres peines qu'il te fait souffrir. — Tu le veux, Émerancie, eh bien ! je cède à tes instances ; mon faible cœur est d'accord avec toi. Les voiles épais de la nuit cacheront du moins ma rougeur ; et je serai peut-être excusée par ceux qui connaissent l'amour.

A ces mots, Altizidore préluda doucement sur sa harpe ; et notre héros interdit , se rappelant les aventures de fenêtres, de jalousies, de jardins, de musique, de rendez-vous nocturnes, qu'il avait vues dans ses livres, ne douta point qu'on ne vînt attaquer sa fidélité pour Dulcinée. Il se recommanda fortement à son unique souveraine ; et, sûr de résister à tous les périls , il fit semblant d'écouter pour avertir qu'il écoutait. La voix alors chanta cette romance sur un air plaintif et touchant.

Dans le printemps de mes années  
Je meurs victime de l'amour,  
Semblable à ces roses d'un jour  
Que le même jour voit fanées.  
Ah ! gardez-vous de me guérir ;  
J'aime mon mal , j'en veux mourir,



Douce amitié, raison, sagesse,  
 Vous seules pour qui je vivais,  
 Reprenez-moi tous vos bienfaits,  
 Ils ne valent pas ma tristesse.  
 Ah ! gardez-vous de me guérir ;  
 J'aime mon mal, j'en veux mourir.

O vous à qui tout est facile,  
 Dont le bras domte l'univers,  
 Hélas ! pour me donner des fers  
 Votre valeur fut inutile.  
 Ah ! gardez-vous de me guérir ;  
 J'aime mon mal, j'en veux mourir.

N'exigez pas que le silence  
 Vous dérobe mes tendres feux ;  
 Les derniers biens des malheureux  
 Sont la plainte avec l'espérance.  
 Ah ! gardez-vous de me guérir ;  
 J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Don Quichotte, en écoutant ces paroles ;  
 poussait de profonds soupirs, et se disait à  
 lui-même : Il faut que je sois né bien malheu-  
 reux ! je ne puis paraître devant une femme  
 sans qu'elle devienne éprise de moi. O Dulci-  
 née, Dulcinée ! on ne veut pas te laisser jouir  
 de ma constance et de mon amour ; on se  
 réunit de toutes parts pour te disputer mon  
 cœur. Eh ! que vous a-t-elle fait, reines, im-



pératrices, princesses ? pourquoi la persécutez-vous ! pourquoi tenter de lui enlever le seul bien qu'elle possède au monde ! Je vous le dis, je vous le répète, tous vos efforts seront vains : je n'aimai, je n'aime, je n'aimerai que ma chère Dulcinée ; seule à mes yeux elle est aimable, belle, sage, spirituelle ; seule elle réunit toutes les perfections ; seule elle est et sera l'objet de mon culte, de mes soupirs, de ma passion éternelle. Chantez, pleurez, désolez-vous ; mon parti est pris ; je n'existe, je n'existerai que pour adorer Dulcinée.

En disant ces mots, il ferme sa fenêtre impatiemment, et va se recoucher avec humeur. Laissons-le dormir, si sa colère le lui permet, et retournons trouver le grand Sancho.

FIN DU TOME CINQUIÈME.